

Supa action! Une décennie de Wakaliwood

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 193, décembre 2019

Le cinéma des années 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2019). Supa action! Une décennie de Wakaliwood. *24 images*, (193), 52–53.



↑ Who Killed Captain Alex de Nabwana Isaac Godfrey Geoffrey (2010)

Supa action!

Une décennie de Wakaliwood

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU

Nous sommes le 14 septembre 2019. Le Toronto International Film Festival tire à sa fin et le Ryerson Theatre est plein à craquer pour la projection de *Crazy World*, film de clôture de la section Midnight Madness. Cameron Bailey, le directeur artistique du festival, vient en personne pour présenter Peter Kuplows, qui prend à son tour la parole, sous un tonnerre d'applaudissements. Mais la foule réserve évidemment un accueil encore plus chaleureux à VJ Emmie et au réalisateur Nabwana Isaac Godfrey Geoffrey, qui mettent pour la toute première fois de leur vie les pieds en sol étranger. Cette soirée surréaliste leur appartient. Et on a l'impression d'assister, dans cette salle survoltée, à la culmination d'un parcours improbable les ayant menés des bidonvilles de Wakaliga en Ouganda jusqu'à ce couronnement triomphant dans l'un des plus importants festivals du monde. Mais, comme le veut leur propre slogan : « *Expect the Unexpected.* »

Le succès culte du phénomène Wakaliwood paraît d'autant plus étonnant que celui-ci a débuté, comme tant d'autres de la décennie, sous la forme on ne peut plus banale d'une vidéo virale. Mise en ligne sur YouTube en janvier 2010, la bande-annonce du film *Who Killed Captain Alex?* a récolté plus 3,4 millions de « vues » en date d'aujourd'hui. Ce qui aurait pu n'être qu'un énième feu de paille virtuel s'est pourtant transformé, au fil des ans, en authentique entreprise cinématographique doublée d'un véritable projet communautaire. Wakaliwood, plus encore qu'un « studio » indépendant produisant des films d'action d'un professionnalisme discutable, est devenue une école de cinéma pour les habitants de Wakaliga, en même temps qu'une manière d'aborder, à travers la catharsis violente d'une série de fusillades et d'explosions, les tensions sociales et économiques les affectant au quotidien.

Inspiré par Bruce Lee et par les films d'action américains des années 1980, Nabwana Isaac Godfrey Geoffrey élabore avec les moyens du bord une approximation enthousiaste de ces influences rassembleuses. Les séquences de combat, chez lui, sont orchestrées avec une fureur et une énergie qui transcendent l'amateurisme évident de l'ensemble. Mais l'arme secrète de ses *Rambo* à rabais est sans contredit la présence au générique de VJ Emmie, qui commente en direct le déroulement du film. Ses interventions sont généralement simples : « *supa action!* », s'exclame-t-il lorsque les coups se mettent à pleuvoir à l'écran. « *This is Wakaliwood!* » Acronyme de l'expression « video joker », le terme VJ fait référence à une tradition ougandaise – celle de ces bonimenteurs qui traduisent et décrivent les films étrangers pour le public local, en s'assurant d'y ajouter leur grain de sel.

Par-delà son aspect ludique, cette pratique paraît déterminante dans le rapport de complicité qu'établissent ces films avec leur audience. Interpellant directement les spectateurs, VJ Emmie s'assure par ses blagues et ses interjections que le public « participe » dans une certaine mesure à l'action. Toutefois, ses interpellations candides exposent parfois des vérités plus déchirantes. Lors de la projection de *Crazy World* à Toronto, l'animateur demandera à la foule si on sacrifie aussi des enfants au Canada, faisant référence à une coutume encore tristement réelle, dans leur propre pays. Sous ses allures de grande fête, la projection devient une manière pour l'équipe d'exprimer la précarité des conditions de vie en Ouganda, d'exposer une réalité souvent dure où règne une logique de survie, offrant un contraste saisissant avec l'atmosphère privilégiée d'un festival de films.

Tourné pour la somme tout bonnement ridicule de 200 \$, *Who Killed Captain Alex?* servira ainsi de mètre étalon pour les œuvres à venir, brandissant fièrement une véritable esthétique de la pauvreté, entièrement assumée, qui se peaufine progressivement au gré du temps sans perdre sa force de frappe initiale. Par leur facture rudimentaire, les productions Wakaliwood s'opposent aux standards industriels établis dictant qui peut (et qui ne peut pas) faire des films. Elles bousculent et remettent en question les rapports de force imposés par la distribution traditionnelle, tout en jouant le jeu de l'autopromotion avec une verve et une inventivité qui forcent l'admiration. Entre les mains de Nabwana IGG et de sa bande, le film est à la fois un produit qu'il s'agit de vendre à tout prix et un moyen d'expression par le biais duquel il devient possible d'exister, tant à l'intérieur de sa propre communauté qu'à l'étranger. « *This is Wakaliwood!* »